

LE RACISME A TUÉ EN FLORIDE...

No 95
(199)

20 fr.
BELGIQUE
5 fr.

16 NOVEMBRE 1951

TOUS LES VENDREDIS

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

ET L'ASSASSIN EST ACQUITTÉ!

MONSIEUR WILLIS V. MAC CALL est le shérif de la ville d'Eustis, en Floride. Le 7 novembre 1951, il est devenu un assassin et il s'en vante!

Il vient de « descendre » Shephard et de blesser grièvement Irvin, deux jeunes Noirs que la Cour d'Appel a dû acquitter, grâce aux protestations de tous les démocrates américains.

Monsieur le Shérif raconte à qui veut l'entendre en ville, entre deux

Roger CLAIN.

SUITE EN PAGE 3



Le shérif MAC CALL

Le Docteur Weill-Hallé,
Membre de l'Académie de Médecine
le Rabbin P. Bauer s'élèvent
contre le crime d'EUSTIS

(VOIR EN PAGE 3)



Les deux victimes

Dans Vienne mutilée par la guerre les peuples ont fait entendre la voix de la PAIX

(De notre envoyé spécial MICHEL DEBONNE)

A PRES Varsovie et Berlin, le Conseil Mondial de la Paix a siégé à nouveau dans une ville torturée par la guerre : Vienne. La guerre a frappé des maisons, mais elle a aussi frappé des êtres humains. Ici on parle des morts. On voit des estropiés. On voit des enfants tristes et squelettiques. La guerre frappe encore dans les rues de Vienne. Des soldats occupent la ville. Le courant électrique est venu à l'Allemagne occidentale.

La guerre ronge encore dans les rues. On parle de réarmement. Vienne, capitale hydrocéphale d'un empire disparu, vit misérable dans le souvenir de sa splendeur passée. Salaires familiaux distancés par les prix. Ville de guerre où l'on mange la viande une fois par semaine, où l'onglet de beurre est destiné à l'enfant.

SUITE EN PAGE 2

Dimanche 18 Novembre Journée antiraciste dans les 2, 3^e et 4^e arrondissements

Dimanche prochain 18 novembre se dérouleront deux Journées Antiracistes à Paris: l'une pour le 2^e arrondissement, l'autre pour les 3^e et 4^e.

Des conférences antiracistes, dans un esprit de large unité, réuniront, à 14 h. 30, la population de ces arrondissements :

SALLE LANCERY, 10, rue de Lancry (Métro : République), pour le 2^e;

SALLE IMPERATOR, 70, rue Beaubourg (Métro : Arts-et-Métiers), pour les 3^e et 4^e.

Chaque antiraciste demeurant dans les quartiers intéressés voudra, nous en sommes sûrs, contribuer au succès de ces importantes assises, non seulement par sa présence, mais en amenant des amis, des parents, des voisins.

Les Journées Antiracistes seront ainsi une étape importante dans le rassemblement de tous les gens de cœur contre le racisme et l'antisémitisme, pour la défense de la Paix.

ADENAUER LE CHANCELIER DU NAZISME RENAISSANT prétend venir A PARIS le 22 novembre!

LES VICTIMES DE L'HITLERISME TOUS LES ANTIFASCISTES MANIFESTERONT LEUR INDIGNATION (VOIR NOS INFORMATIONS EN PAGE 4)

La riposte de Marseille GRAND MEETING, le 18 novembre contre les provocations antisémites

Pour répondre comme il se doit aux ignobles campagnes de provocation antisémite, organisées dans la ville de Marseille par les fascistes de tout cri, la section marseillaise du M.R.A.P. invite toute la population à manifester en masse son indignation, au cours du grand meeting qui se tiendra

LE DIMANCHE 18 NOVEMBRE A 9 HEURES AU CINEMA « LE RUIH » 60, rue de Rome.

A cette grande manifestation, présidée par M^r Edmond BERTRAND,

avocat au Barreau de Marseille et professeur à la Faculté d'Aix, participeront : Charles PALANT, secrétaire général du M.R.A.P., et les représentants de nombreuses organisations de la ville.

« Honte au racisme antisémite », disent les tracts publiés à cette occasion. « Depuis un mois, profitant de la nuit, ainsi que font les malfaiteurs, une bande organisée souille les murs de notre ville de papillons invitant les Marseillais à boycotter les commerçants juifs et à jeter les juifs à la mer... »

« Si ces individus, résidus de l'hitlerisme, se livrent à une telle propagande, c'est qu'ils jugent que les conditions leur sont favorables. N'a-t-on pas libéré Xavier Vallet, le bourreau de 120.000 Juifs en France ?... L'agent de la Gestapo, le gangster sabianiste Carbone, condamné à mort en 1945, n'est-il pas libéré par le tribunal militaire de Marseille ? »

Et les affiches appellent les Marseillais à témoigner nombreux leur solidarité à la population juive dont « un tiers fut livré par Pétaïn et ses complices à Hitler, depuis les nourrissons jusqu'aux vieillards, pour être massacrés dans les chambres à gaz et les fours crématoires. »

« Les cadavres de ces martyrs ne sont pas encore refroidis que déjà les collaborateurs d'hier et les traîtres qui furent leurs bourreaux mènent une agitation scandaleuse à travers la France. »

(SUITE EN PAGE 3)

La situation des Nord-Africains en France

« LA DISCRIMINATION RACIALE EST L'ENNEMI COMMUN DE TOUS LES TRAVAILLEURS »

nous déclare M. Daniel BONGARS

Membre du Bureau de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne

Le procès des Quatorze de Lyon a montré que les travailleurs nord-africains sont très souvent, en France, victimes d'intolérables discriminations raciales sur les lieux mêmes de leur travail. Pour préciser ce problème, nous avons posé quelques questions à M. Daniel Bongars, membre du bureau de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne.

— Les discriminations raciales à l'égard des Nord-Africains sont-elles pratiquées dans de nombreuses entreprises ?

— Hélas ! dans presque toutes les entreprises qui emploient de la main-d'œuvre nord-africaine se pratiquent les discriminations raciales. Le patronat tente par là d'employer les mêmes méthodes d'asservissement qu'en Afrique du Nord.

— Sans quelles formes se présentent ces discriminations ?

— Elles se présentent sous plusieurs aspects. En général, elles ne sont pas visibles à première vue, et pourtant elles existent. Ainsi, on réserve aux travailleurs nord-africains les travaux les plus sales, ceux qui



Ils ont souri à notre photographie

SUITE EN PAGE 2

Une enquête de Roger MARIA sur les Démocraties Populaires

Comment les Juifs de Roumanie sont devenus de véritables citoyens

A la demande de nombreux lecteurs, nous commençons aujourd'hui une enquête sur la vie des Juifs des Démocraties Populaires. Elle se poursuivra dans nos prochains numéros.

C'EST une situation bien singulière que celles de certains milieux juifs, de certaines personnalités juives, qui s'attaquent tout spécialement aux démocraties populaires alors que, dans ces pays, l'antisémitisme est puni comme un crime, que les Juifs y jouissent de

droits égaux aux autres citoyens et que, pour ne choisir que deux « tests » significatifs, les collaborateurs nazis, massacrés de Juifs, y ont été châtiés et que l'opinion laïque entière est mobilisée derrière le gouvernement contre la grande menace de la remilitarisation de l'Allemagne.

Cette ferme orientation, qui devrait faire l'unanimité des Juifs quelle que soit leur nationalité, n'empêche pas un Juif roumain nommé J.-P. Lorkowitz, entre autres, de publier dans le journal belge réac-

tionnaire *La Nation Belge* (en mars dernier) une série de neuf grands articles pour déverser les pires menaces contre la Roumanie populaire.

Depuis la Libération, tous les citoyens sont effectivement égaux et

SUITE EN PAGE 2



Enfants Juifs à l'école, en Roumanie

LES DIFFUSEURS de D.L. s'organisent...

par Charles PALANT

Secrétaire général du M.R.A.P.

PLUS de dix revues et publications diverses actuellement leur venant raciste et antisémite. Des journaux qui furent d'abord semi-clandestins et qui, pourvus de la bienveillante autorisation de nos gouvernements, paraissent maintenant au grand jour, sur grand format.

Tandis que la presse de la Paix se débat dans des difficultés inouïes, les porte-voix de l'anti-France semblent ignorer les hausses successives du papier, des clichés, des frais d'impression, de routage et de distribution.

Pour eux coule à flot l'argent de toutes les caisses noires du fascisme.

Face à cette meute, *Droit et Liberté*, seul journal antiraciste paraissant en France, n'a pour vivre que le soutien de ses lecteurs et amis.

Ceux-ci se plaisent d'ailleurs à reconnaître l'amélioration constante du journal, tant par son contenu que par sa présentation.

SUITE EN PAGE 3

Des gourbis marocains au tapis vert de l'O.N.U.

Le vent qui souffle sur Chaillot...



« L'Egypte Eprouve de Poix » (bas-relief de A. HAMDY)

LE soir où fut prise à l'O.N.U. la décision d'écarter la question marocaine, l'aperçus dans les couloirs de Chaillot un membre de la délégation française qui se livrait à des commentaires devant quelques journalistes. Il se disait satisfait de l'issue du débat.

Tout au plus regretta-t-il que son gouvernement n'eût pas recueilli une majorité plus large. (En fait, il n'en pouvait trouver de plus étroite, six Etats avant soutenu le point de vue de la France, quatre s'étant déclarés contre, les trois autres s'étant abstenus.)

Un journaliste demanda au collaborateur de M. Schuman s'il ne pensait pas que, désormais, les Etats arabes allaient manifester de

l'hostilité contre la France. L'honorable diplomate eut un sourire tranquille : « Pensez-vous ! Il faut connaître ces gens-là » (il parlait des délégués des pays arabes qui étaient intervenus dans le débat). « Ce sont des violents. Mais les choses n'iront pas plus loin. »

Un réquisitoire

Ainsi raisonne le Quai d'Orsay. Cynisme ? Inconscience ? Un mélange des deux, sans doute. En tous cas, il est navrant d'entendre de pareils propos dans la bouche d'hommes qui devraient y voir plus clair et plus loin que les autres. Et pourtant, il n'y avait pas besoin d'être diplomate pour comprendre ce qui venait de se passer.

Les ministres de l'Egypte, de la Syrie, du Liban, de l'Arabie Saoudite et du Yémen avaient été intro-

SUITE EN PAGE 4

Roger PAYET-BURIN.

Traite des Noirs au XX^e siècle ?

FUYANT les « paradis » anglais de la Côte d'Or et des Caraïbes, 50.000 Noirs, depuis 1945, émigrent vers les Iles britanniques ou tout, leur a-t-on dit, n'est que travail et vie aisée.

En Angleterre, vous pouvez travailler librement. En Angleterre, un homme qui travaille peut vivre bien... Si ce vous intéresse, on peut s'arranger. Vous voyagez clandestinement, sans passeports, pour pas trop cher; on se charge de vous embarquer sur le bateau. Vous ne serez pas mal dans les poches d'air de la cale, aménagées pour le transport des gousses de cacao. Après, vous vous débrouillez, mais vous ne risquez rien... On vous fera... »

Et les hommes, des Noirs pleins d'espérance et d'illusions, sont embarqués par des messieurs très « ou courant » et organisés, qui font de coquets bénéfices à ce sale trafic. 9 de ces « passagers » font à bord du cargo « Suncrest », singlant vers Amsterdam et l'Angleterre... Mais en chemin ils sont découverts. Ce ne sont déjà plus que neuf clandestins qu'on remet aux autorités, neuf hommes odieusement trompés, que le tribunal condamne à 2 mois de prison, pendant que les travailleurs continuent le petit manège.

C'est une histoire banale, et le président du tribunal, sans grande émotion, déclare encore une fois : « Une organisation secrète transporte des émigrants noirs sans passeport de la colonie ivoiraine en Grande-Bretagne, ou ils viennent chercher du travail. »

« Chercher » seulement, en effet, car la plupart touchent les huit livres sterling réglementaires et mensuelles de l'allocation de chômage. Le « ministère des Colonies », qui, souligne le « Times », après la guerre utilisait toute son influence pour leur trouver un emploi, a cessé d'intervenir. Et ces hommes, « transportés » comme au 17^e siècle, s'enfoncent misérablement dans un climat mortel pour eux, dans les affreux taudis de Chinatown, à Liverpool, ou de l'East End londonien. Personne ne s'intéresse à leur sort; ils ne peuvent même pas retourner au pays; les compagnies maritimes ne prennent plus d'hommes de couleur dans les équipages.

PEINTURE

AU SALON D'AUTOMNE

POUR nommer seulement les auteurs de bons tableaux que l'on trouve au Salon d'Automne 1951, la place nous manquerait dans cette modeste

Le premier trait caractéristique de ce Salon, c'est qu'il est devenu, à la suite de l'élévation par la police de sept grandes œuvres du Réalisme Nouveau, la fête de l'arbitraire policier et d'une politique gouvernementale d'attente aux libertés les plus élémentaires.

Le gouvernement et la police ont répondu à ceux qui prétendaient que l'Art, la Peinture, n'ont rien de commun avec la politique.

Cela dit, le Salon d'Automne témoigne de l'état d'esprit d'un certain nombre de peintres : répétitions, pléinismes, douces des uns, efforts et recherches des autres et, même pour d'excellents artistes, ne sachant pas « où se tourner », le vide ressemblait à ceux de leur technique.

On rencontre au Salon des peintures qui n'ont rien à dire et se réfugient dans le réalisme. D'autres cherchent des formes nouvelles. Soient-ils impuissants à interpréter, à dominer celles de la réalité ? Veulent-ils se réfugier dans la formalisme pour ne pas voir la vérité, pour l'ignorer sciemment ?

Certes, on trouve aussi de curieuses réalisations techniques, picturales, des monuments originaux de la couleur. On trouve des natures mortes et surtout des paysages, ainsi que des compositions ravissantes, plaines d'émoussés, de lumière, de couleurs fraîches, riches, tenues dans des gammes harmonieuses.

Mais peu, parmi les œuvres exposées, posent un problème quelconque. C'est simplement de la peinture agréable. C'est peu. Elle n'est tourmentée par rien et ne tourmente ni n'inquiète personne, ne témoigne de rien et n'inspire à rien. Souvent ce n'est que de la décoration. La peinture n'a-t-elle pas d'autre mission ?

...Peut-être, c'est un Salon de l'Automne 1951, riche en événements si bouleversants. Et toujours plus nombreux sont les artistes

auteurs de bons tableaux que l'on trouve au Salon d'Automne 1951, la place nous manquerait dans cette modeste

qui se dirigent vers une peinture humaine, sociale, vivante, riche en sentiments nobles et en perspectives progressives. Ils ne se contentent pas d'un puéril et froid orthodoxisme.

Puisqu'on ne peut pas rappeler tous les noms qui méritent d'être mentionnés, énumérons-en, pérorons, au moins quelques-uns.

Ainsi, la belle nature morte de Caillat, d'Abécille, l'éclatant Cavallé, la très intéressante et remarquable peinture d'André Minoux ou celle de Bernard Lorjou, les deux œuvres de Garg, le nu fort intéressé et sensible de Louis Naillat, le délicat et même pour d'excellents artistes, ne sachant pas « où se tourner », le vide ressemblait à ceux de leur technique.

Le dernier plan mis à part, les qualités de l'œuvre de P. Dupont, « La mort de l'ouvrier », sont indéniables. La toile de Sotol, « Henri Martin », est palpitante et suggestive. Expressive, bien construite, celle de Gérard Singer. Mais c'est l'œuvre de Mireille Mialhe qui est certainement la plus caractéristique.

D'autres ne veulent voir de la vie que des fleurs, des objets inertes ou de beaux

passages. D'autres veulent de près la réalité. Notre réalisme social est souvent laide et porte de maux et de dangers. Mais il existe l'effort humain, celui du peuple travailleur, pour remédier à cette laideur et à la supprimer. Mireille Mialhe nous laisse pressentir cet effort par son tableau « La réunion de cellule ». Les participants de cette réunion sont des gens du peuple. Il y a aussi des intellectuels, des employés.

Parmi eux, un Nègre. Ce qui frappe, c'est leur unité, leur calme, dans l'effort intense pour comprendre, la volonté concentrée de tous d'éclaircir, d'agir, d'appeler aux actes, de la vie nouvelle.

Mireille Mialhe a su imprimer à son œuvre cette élévation qui annonce les actes des libérateurs, un sens social qui idéalise la réalité sans la trahir.

La question reste toujours posée : la peinture n'a-t-elle encore rôle à jouer dans la grande bataille sociale dont notre génération est témoin ? L'acteur principal de cet événement, c'est le peuple. En s'approchant du peuple, l'artiste se place au cœur même de la vie et cesse d'être isolé.

Mireille Mialhe n'observe pas la vie d'une manière détachée, froide. Un sentiment d'amour pénètre cette œuvre et lui imprime cette chaleur qui la caractérise.

Aussi bien la construction, les couleurs et les rapports de tons sont justes, équilibrés. Par cette belle œuvre, et quelques autres présentées à ce Salon, le Nouveau Réalisme a fait un grand pas en avant.

Mireille Mialhe n'observe pas la vie d'une manière détachée, froide. Un sentiment d'amour pénètre cette œuvre et lui imprime cette chaleur qui la caractérise.

Aussi bien la construction, les couleurs et les rapports de tons sont justes, équilibrés. Par cette belle œuvre, et quelques autres présentées à ce Salon, le Nouveau Réalisme a fait un grand pas en avant.

D'autres ne veulent voir de la vie que des fleurs, des objets inertes ou de beaux

CINÉMA

Qui a tué ces suicidés ?

L'homme à la conquête de soi-même

UNE HISTOIRE D'AMOUR

UNE jeune fille de la meilleure société (entendez celle qui se mesure au volume du compte en banque) et un simple employé de bureau tombent amoureux-sages. L'un de l'autre. Je dis : amoureux « sages » et non pas « fous », car qu'y a-t-il de plus sain, de plus raisonnable, pour deux qui s'aiment, que de s'aimer ?

Il faut croire que ce n'est pas l'avis de tout le monde, puisque le film repose sur le drame que ce simple amour va provoquer dans la société nécessairement désunie que nous subissons, où l'argent et ses commandements régissent en toute puissance.

Ils s'aiment sans doute, mais les parents (grosse galette de l'industrie lourde) veulent voir dans la joie de ces enfants un emportement passager, une incongruité qu'il faut effacer par des mesures énergiques. C'est pour leur bien. Résultat : pas de « happy end » ; Catherine et Jean se suicident, car ils croient - pauvres petits ! ils se trompent, mais ils n'ont que vingt ans - que leur catastrophe est sans issue.

Le metteur en scène soviétique choisit les mineurs parce que leur métier est un puissant symbole à travers les âges.

Nous ne sommes pas dans le domaine des abstractions et des jugements hasardeux des philosophes spécialistes : le film nous introduit au cœur de la réalité quotidienne, personnelle et collective, où se forment la dignité de l'homme et la grandeur de la communauté à laquelle il appartient.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même. La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

Le mérite de Michéï Audard et de Guy Lefranc, c'est d'avoir honnêtement rattaché cette histoire triste à la source même du mal : la bourgeoisie barricadée dans ses préjugés criminels, des gens qui font le mal comme on respire.

Et c'est Louis Jouvet qui promènera dans tout le film son regard attendri et lucide. Jamais l'irremplaçable Louis Jouvet n'a montré plus d'humanité vraie, de sensibilité retenue, d'humour satirique que dans ce rôle « d'adieu ». Et si vous n'êtes pas capable d'émotion devant cette belle et douloureuse « histoire d'amour », alors c'est que vous vieillissez.

LES MINEURS DU DONETZ

LA prodigieuse, la simple époque du XX^e siècle : l'homme enfin qui ne subit plus la machine, mais la maîtrise, car il ne s'agit pas seulement d'extraire du charbon des profondeurs de la terre, il faut aider à naître et grandir l'homme à travers l'outil et son travail.

Le metteur en scène soviétique choisit les mineurs parce que leur métier est un puissant symbole à travers les âges.

Nous ne sommes pas dans le domaine des abstractions et des jugements hasardeux des philosophes spécialistes : le film nous introduit au cœur de la réalité quotidienne, personnelle et collective, où se forment la dignité de l'homme et la grandeur de la communauté à laquelle il appartient.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

Androciès et le Lion ou la légende changée en farce

L'ANNIVERSAIRE de la mort de Bernard Shaw, survenue l'année dernière au début de novembre, a passé à peu près inaperçu.

La presse, dans son ensemble, s'est bornée à quelques rappels discrets. On n'a pas noté la moindre initiative officielle. Ni en France, ni en Angleterre.

Le plus célèbre des Irlandais en eût été le dernier étonné. On voit mal M. Churchill, pour ne pas parler de M. Plevin, rendre hommage à un homme qui passa sa vie à dénoncer l'ordre et la morale dont ces deux chefs du gouvernement se font, entre autres, les défenseurs.

Cependant, il est un endroit où, le 2 novembre au soir, on a parlé de Bernard Shaw avec chaleur et admiration. C'est au théâtre de la Gaîté-Montparnasse. Des extraits de ses différentes pièces furent lus ou joués ; Mme Henriette Hamon, traductrice, avec son mari Augustin Hamon, des œuvres de Shaw, évoqua des souvenirs ; l'auteur dramatique Roger Vitrac s'en prit à un critique malintentionné et défendit l'auteur d'Androciès et le Lion avec un mordant digne de son objet.

Le public applaudissait à tout rompre. Tous les soirs, au demeurant, à ce même théâtre de la Gaîté-Montparnasse, le public fait un triomphe à Androciès et le Lion. Il rit largement. Il ne crie pas au sacrilège, parce que Shaw a traité en farce la légende chrétienne d'Androciès. Que Shaw y lance des points vrais, et c'était son droit. Mais il a pour les persécutés des paroles émouvantes, et c'est par persécution qu'il s'en prend, tournant en dérision leur hypocrisie.

La pièce a été adaptée dans le style burlesque par Christine Tsingos, qui joue elle-même aux côtés de Jean-Marie Serreau, André Schlessler, Jean-Marie Lamy, Marcel Vallée, Jean Wiener a composé pour elle une musique savoureuse.

Un acte de Mirbeau, Le Portefeuille, complète le programme. Il se passe à la Belle Époque, dont il montre l'envers. Il est généreux et amer. Trop amer, peut-être.

Roumanie : en 1944 pour la première fois l'Université s'ouvre aux étudiants juifs

Les postes de l'État, toutes les possibilités sont offertes à chacun, quelles que soient ses origines et sa nationalité.

Mais il est certain que la loi est la même pour tous. Si les droits sont égaux, les résidus des anciennes classes capitalistes et féodales n'ont plus d'autre voie que le travail, comme tout le monde, et ceux, juifs ou non juifs, qui comptent pour rétablir le régime des gros agrariens, de la Cour pourrie et des banquiers étrangers, ceux-ci sont frappés par la justice du peuple, et aussi les trafiquants et les émissaires à la main raciale.

On y a une quelconque chose de changé en Roumanie. Oui, le nouveau régime est un service du peuple et du peuple seul, et cette situation a fait pas l'affaire de tout le monde, notamment du banquier juif Max Auschnitt, qui subventionnait les Grâces de Fer, et de la Pompadour du « réservoir » juif, la femme Magda Lupescu, le peuple roumain, lui, fraternellement en sans distinction d'origines et de nationalités, y a fait son compte et bâti dans l'espoir la nouvelle maison commune.

Plus de 3.000 gardes, l'armée d'enfants et école primaires utiles des langues d'enseignement antiques que le roumain, parmi lesquels 2.163 le hongrois (du fait du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie), 482 l'allemand, 39 le serbe, 71 le tatar, 15 le turc, 9 le yiddish, 3 l'arménien, etc. 40 maçons en yiddish ont été imprimés en des dizaines de milliers d'exemplaires.

Il existe en outre, 10 sociétés chorales et autres dramatiques en langue yiddish, de nombreux journaux, des nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

L'ANNIVERSAIRE de la mort de Bernard Shaw, survenue l'année dernière au début de novembre, a passé à peu près inaperçu.

La presse, dans son ensemble, s'est bornée à quelques rappels discrets. On n'a pas noté la moindre initiative officielle. Ni en France, ni en Angleterre.

Le plus célèbre des Irlandais en eût été le dernier étonné. On voit mal M. Churchill, pour ne pas parler de M. Plevin, rendre hommage à un homme qui passa sa vie à dénoncer l'ordre et la morale dont ces deux chefs du gouvernement se font, entre autres, les défenseurs.

Cependant, il est un endroit où, le 2 novembre au soir, on a parlé de Bernard Shaw avec chaleur et admiration. C'est au théâtre de la Gaîté-Montparnasse. Des extraits de ses différentes pièces furent lus ou joués ; Mme Henriette Hamon, traductrice, avec son mari Augustin Hamon, des œuvres de Shaw, évoqua des souvenirs ; l'auteur dramatique Roger Vitrac s'en prit à un critique malintentionné et défendit l'auteur d'Androciès et le Lion avec un mordant digne de son objet.

Le public applaudissait à tout rompre. Tous les soirs, au demeurant, à ce même théâtre de la Gaîté-Montparnasse, le public fait un triomphe à Androciès et le Lion. Il rit largement. Il ne crie pas au sacrilège, parce que Shaw a traité en farce la légende chrétienne d'Androciès. Que Shaw y lance des points vrais, et c'était son droit. Mais il a pour les persécutés des paroles émouvantes, et c'est par persécution qu'il s'en prend, tournant en dérision leur hypocrisie.

La pièce a été adaptée dans le style burlesque par Christine Tsingos, qui joue elle-même aux côtés de Jean-Marie Serreau, André Schlessler, Jean-Marie Lamy, Marcel Vallée, Jean Wiener a composé pour elle une musique savoureuse.

Un acte de Mirbeau, Le Portefeuille, complète le programme. Il se passe à la Belle Époque, dont il montre l'envers. Il est généreux et amer. Trop amer, peut-être.

Roumanie : en 1944 pour la première fois l'Université s'ouvre aux étudiants juifs

Les postes de l'État, toutes les possibilités sont offertes à chacun, quelles que soient ses origines et sa nationalité.

Mais il est certain que la loi est la même pour tous. Si les droits sont égaux, les résidus des anciennes classes capitalistes et féodales n'ont plus d'autre voie que le travail, comme tout le monde, et ceux, juifs ou non juifs, qui comptent pour rétablir le régime des gros agrariens, de la Cour pourrie et des banquiers étrangers, ceux-ci sont frappés par la justice du peuple, et aussi les trafiquants et les émissaires à la main raciale.

On y a une quelconque chose de changé en Roumanie. Oui, le nouveau régime est un service du peuple et du peuple seul, et cette situation a fait pas l'affaire de tout le monde, notamment du banquier juif Max Auschnitt, qui subventionnait les Grâces de Fer, et de la Pompadour du « réservoir » juif, la femme Magda Lupescu, le peuple roumain, lui, fraternellement en sans distinction d'origines et de nationalités, y a fait son compte et bâti dans l'espoir la nouvelle maison commune.

Plus de 3.000 gardes, l'armée d'enfants et école primaires utiles des langues d'enseignement antiques que le roumain, parmi lesquels 2.163 le hongrois (du fait du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie), 482 l'allemand, 39 le serbe, 71 le tatar, 15 le turc, 9 le yiddish, 3 l'arménien, etc. 40 maçons en yiddish ont été imprimés en des dizaines de milliers d'exemplaires.

Il existe en outre, 10 sociétés chorales et autres dramatiques en langue yiddish, de nombreux journaux, des nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

On introduit une nouvelle machine dans les mines de charbon du Donetz : elle ne va pas seulement permettre d'extraire plus de combustible, elle va amener les hommes, du mineur au simple piqueur, à se transformer volontairement, et aussi par l'émulation, en un nouveau type de travailleur d'un niveau plus élevé, fier de sa conquête, non seulement sur la matière, mais sur lui-même.

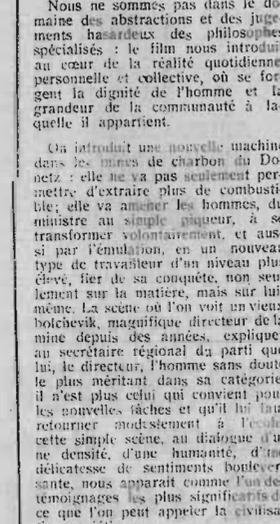
La scène où l'on voit un vieux bolchevick, magnifique directeur de la mine depuis des années, expliquer au secrétaire régional du parti qui lui, le directeur, l'homme sans doute le plus méritant dans sa catégorie, il n'est plus celui qui convient pour les nouvelles tâches et qu'il lui faut retourner modestement à l'école.

Cette simple scène, au dialogue d'une densité, d'une humanité, d'une délicatesse de sentiments bouleversante, nous apparaît comme l'un des témoignages les plus significatifs de ce que l'on peut appeler la civilisation soviétique.

Le Journal « FEMMES FRANÇAISES » organise à partir du MERCREDI 14 NOVEMBRE dans les Salons Danielle-Casanova 12 bis, rue d'Assolung UNE EXPOSITION des œuvres admises par le Jury du SALON D'AUTOMNE et arbitrairement décrochées sur ordre du Gouvernement. L'exposition sera ouverte tous les jours, sans interruption, de 10 heures à 18 heures. Une artiste sera la ou permanente pour recevoir les visiteurs. Entrée libre.



« La Riposte », l'œuvre magnifique de Boris TAZLITSKY, décrochée au Salon d'Automne



L'Amateur.

Retour de Vienne

239 personnalités de toutes tendances

C'est à Vienne que, durant six jours, 239 personnalités de 87 pays, la majorité d'Europe occidentale, ont travaillé au triomphe de la Paix. Il y avait des ouvriers et des diplomates, des écrivains et des paysans, des hommes politiques et des artistes. Ils n'avaient pas tous le même sentiment sur bien des choses, sur le pacte atlantique ou sur le gendarmisme, mais étaient tous sincères à vouloir la Paix. Les uns ont glorifié le socialisme, les autres ont prôné leur régime capitaliste. Mais tous s'estimaient et mettaient en commun leurs travaux. Dans cette atmosphère de sincérité, ils ont appris à mieux s'apprécier, à mieux se comprendre.

A l'issue de la session, que certains journalistes ont qualifiée d'historique, ils ont présenté leur dossier de résolutions qui comporte deux documents essentiels : l'un exprime leur volonté de faciliter les échanges culturels dans le but de rapprocher les peuples ; l'autre est une lettre à l'organisation des Nations Unies, accompagnée d'un plan de désarmement.

L'année de la victoire de la Paix

Car les Nations Unies, malgré leurs imperfections, jouent un rôle important dans la politique mondiale. Que cet instrument chargé de faciliter la collaboration pacifique soit détourné de son but, ne signifie pas qu'il soit mauvais. Et il faut défendre les Nations Unies contre ceux qui ont commis un détournement de pouvoirs.

Il faut que les peuples imposent la discussion, à la Session de Paris, des projets présentés par le Conseil Mondial de la Paix. Au cours des Assises locales qui se déroulent en France, ces projets doivent être étudiés et discutés. Il faudra ensuite envoyer le résultat de ces travaux au président des Nations Unies.

Comme le soulignait Yves Farge, « il n'y a pas d'autre devoir pour le peuple français que de siéger en permanence tant que stérera l'Assemblée de l'O.N.U. ».

Il faut que 1952 soit l'année de la victoire de la Paix.

Grands anniversaires de l'humanité

« Au moment où des propagandes opposées à la concorde internationale multiplient des barrières artificielles entre les peuples, comme pour les persuader de l'imminence et de la fatalité de la guerre, le Conseil Mondial de la Paix, convaincu de répondre aux aspirations des peuples, estime que l'année 1952 doit, au contraire, être l'année des initiatives pacifiques. »

C'est l'idée qui a conduit à proposer un ample développement des échanges culturels sur la base de la réciprocité : que les vacances 1952 soient les vacances de la Paix ; que des enseignants ou des étudiants, des hommes et des femmes, se rendent dans des pays étrangers pour mieux les connaître et qu'ils engagent la conversation entre les peuples.

C'est aussi l'idée qui a présidé à l'élaboration d'importantes manifestations nationales et internationales à l'occasion des grands anniversaires, tels que le cent-cinquantième de la naissance de Victor Hugo, le cinquantième de Léonard de Vinci, le centenaire de Gogol ou le millénaire de la mort de Avicenne. Ainsi, par delà les frontières, les hommes pourront se réunir pour célébrer ceux qui ont enrichi leur patrimoine commun. En désignant Figueras, ces manifestations contribueront considérablement à la consolidation de la Paix.

L'Appel à l'O.N.U. et le projet de désarmement

Mais la guerre se fait avec des armes. Et la course aux armements qui se développe dans l'Asie du Sud-Est entraîne la menace. C'est pourquoi a été rédigé

LISEZ NOS LECTEURS...

A propos de « La Vie chantée »

Je venais de voir le nouveau film de Noël-Noël, « La Vie chantée », quand j'ai lu votre article dans « Droit et Liberté ».

Etant fidèle lecteur de votre journal, je me permets de vous communiquer quelques petites remarques au sujet de la critique de ce film.

J'ai été étonné de la rapidité avec laquelle vous parlez sur ce film, le traitant comme une œuvre mineure.

D'autre part, vous ne signalez pas que ce film a été l'objet d'une pré-

consure portant sur le sketch le plus chargé de signification, à savoir l'histoire de l'anniversaire de 1940, et finalement que ce Noël-Noël avec la situation actuelle.

De plus, les conditions actuelles faites au cinéma français doivent nous inciter à le défendre et à souligner tout ce qu'il comporte de sain, noble et généreux, en un mot : de français, alors que tant de navets stupides importés inondent nos salles d'exclusivité.

Je me suis permis de vous écrire seulement parce que je sais que « Droit et Liberté » est de toutes les bonnes causes. Or, « La Vie chantée » mérite qu'on s'y arrête.

Veillez agréer, chers amis, l'expression des meilleurs sentiments de sympathie d'un des vôtres.

Michel SAMUEL, Paris-15.

N.B. — Ayant lu cette lettre, notre collaborateur Roger Maria en accepte volontiers les critiques.

POMPES FUNEBRES ET MARBRE

Edouard SCHNEEBERG

43, Rue de la Victoire - PARIS (9^e)

Tél. : TRI. 89-56. Nuit : TRI. 88-61

Longue vie et bonne santé à Francis Jourdain!

« L'irrespect est le commencement de la sagesse », a écrit Francis Jourdain.

Quittez à présent pour vos soies, nous lui exprimons aujourd'hui notre respectueuse affection pour son 75^e anniversaire.

Tous nos meilleurs vœux vont à l'homme

QUAND RACISME FAIT LOI

(Suite de la première page)

Une tradition bien établie

L'IMPUNITÉ dont a bénéficié le shérif Mac Call n'est pas un fait d'exception aux Etats-Unis. De nombreux précédents démontrent que les tribunaux racistes, outre-Atlantique, sont aussi prompts à acquiescer qu'à envoyer un Noir innocent à la chaise électrique.

En mai 1948, à Sardes (Georgie), un ancien combattant noir, nommé Joe Nathan Roberts, est abattu d'un coup de revolver par un Blanc qu'il avait amené d'appeler « Monsieur ».

A Greenville (Caroline du Sud), un chauffeur de taxi blanc est assassiné le 6 juillet 1948. La police, n'ayant pu découvrir le coupable, grève, deux jours plus tard, un jeune Noir, Willie Earle.

Aussitôt, une bande de racistes armés, alertée par le Ku Klux Klan, pénètre dans la prison, traîne dehors Willie Earle qui est lardé de coups de poignards, puis achève d'une balle dans la tête.

Trente-six personnes reconnaissent avoir participé à ce crime. Leur procès ? « Une véritable fête de famille », rapporte la revue « Life ».

Les 36 lynchés sont déclarés « non coupables ».

Sous le signe du K. K. K.

PRÈS la Noël de 1963, à Pensacola, dans le Texas, six jeunes gens qui s'occupaient de décider de fonder une société secrète pour défendre le Sud contre les « scarpentaggers » et les Noirs qui venaient de conquérir leur liberté. Ce fut le premier Den (groupe de base) du Ku Klux Klan. Un an et demi après se tint à Nashville le premier congrès de Dens. A l'issue de ce congrès était organisé officiellement le K.K.K., avec sa hiérarchie, ses buts, ses moyens d'action.

Les buts ? La police et « le maintien de l'ordre » firent place aux buts politiques précis : la lutte contre les radicaux noirs et blancs. Les moyens d'action : la mascarade nocturne pour terroriser les Noirs ou les empêcher de voter.

Mais, très rapidement, la possibilité ainsi offerte d'assouvir, dans l'anonymat, les haines racistes et antisémites, du goût du pillage et du meurtre, donnerent au banditisme, sous couvert du Klan, un tel essor qu'en 1899, le Grand Sorcier et ses conseillers décidèrent sa dissolution.

Le M. R. A. P. : PROTESTONS pour imposer justice !

LE 8 novembre 1951, l'opinion publique apprenait avec une douloureuse émotion que deux jeunes Noirs américains, Samuel Shepherd et Walter Irvin, avaient été sauvagement abattus à coups de revolver par le shérif de la ville d'Eustis (Floride).

L'affaire de ces deux jeunes Noirs a débuté dans des conditions telles que le juge Jackson, de la Cour Suprême des U.S.A., ancien membre du Tribunal international de Nuremberg, en a dénoncé, il y a quelques mois, les aspects racistes.

Aujourd'hui, ces deux jeunes gens sont victimes d'un crime abominable, qui soulève la réprobation de tous les hommes épris de justice.

Si ce forfait raciste demeurait impuni, il servirait d'exemple à de nouveaux meurtres.

Le Bureau National du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, réuni le 9 novembre 1951, tient à élever une solennelle protestation contre cet odieux assassinat dont le seul mobile est la haine aveugle, fruit de la propagande et de l'hystérie qui sévit encore aux U.S.A.

Ils rencontrent un paysan noir, Malcolm Wright, et le torturent à mort, en présence de sa femme et de ses quatre enfants.

Le 20 novembre 1949, à Birmingham (Alabama), trois Noirs sont lésés à coups de revolver. Prétexte : l'un d'eux s'était assis, dans le tramway, à une place « réservée aux Blancs ».

Pour 35 dollars pièce, un planteur vend 238 Nègres à un industriel, au mois d'août 1950, à Bay-City (Michigan).

Un prêtre noir dénonce cet ignoble marché. Poursuivi par les hommes du Ku Klux Klan, il est tué à coups de bâtons.

Les coupables ne sont même pas recherchés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

On pourrait, hélas ! allonger encore la liste de ces crimes innombrables. Sans parler de ceux, innombrables, que la presse, même en Amérique, n'a jamais relatés.

verres de coca-cola, qu'il conduisait, en voiture, ces deux hommes libres vers un nouveau tribunal, et qu'il a été attaqué en route. Monsieur Mac Call est un assassin et un menteur.

Car un des deux jeunes Noirs, Walter Irvin, survivant grièvement blessé, a fait le récit des événements et accusé :

« Nous roulions, lorsque l'un des policiers, Mac Call, fit arrêter la voiture, déclarant qu'un peu d'huile à plat, il nous fit descendre de l'auto et, brusquement, tira deux coups de revolver sur mon camarade et sur moi-même. Nous tombâmes. Mon camarade était mort, je n'étais que blessé.

Le second policier s'approcha, et celui qui venait de tirer lui dit : « Je viens de tuer ces deux... ». L'autre policier, nommé Yates, braqua la lampe électrique vers moi et s'aperçut que je n'étais pas mort. S'adressant au policier qui venait de tirer, il dit :

« Certains ont dû bien rire, à Eustis et à Groveland, le 11 novembre, et féliciter l'assassin d'un coup d'œil complice. Ceux qui, en juillet 1949, à l'annonce de l'affaire Padgett, déguisés en cagouleurs du K.K.K., se sont lancés au galop, une nuit, contre le quartier noir, pour brûler les maisons jusqu'à leurs fondations... »

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

« Ci... n'est pas mort, achevons-le. »

Yates a alors dirigé son revolver vers moi et par deux fois a appuyé sur la gâchette, mais sans résultat. La troisième fois, le coup partit et la balle m'atteignit au cou. Je me couchai la face contre terre, faisant le mort. Je commençai à saigner par la bouche, et les policiers eurent que j'étais mort.

Mac Call n'a donc jamais été attaqué !

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

« Ci... n'est pas mort, achevons-le. »

Yates a alors dirigé son revolver vers moi et par deux fois a appuyé sur la gâchette, mais sans résultat. La troisième fois, le coup partit et la balle m'atteignit au cou. Je me couchai la face contre terre, faisant le mort. Je commençai à saigner par la bouche, et les policiers eurent que j'étais mort.

Mac Call n'a donc jamais été attaqué !

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est l'essentiel.

Irvin et Shepherd, qui n'avaient plus rien à perdre, ont fait appel : Green Lee, condamné seulement à vie, parce que trop jeune, n'a pas osé.

Mais, le 11 novembre, le jury chargé d'enquêter a innocenté Mac Call : « Les coups de feu étaient justifiés par le fait que le shérif se trouvait dans l'exercice de ses fonctions... » (sic) !

En juillet 49... un matin, de très bonne heure, à Groveland, la police est entrée dans la modeste maison de Shepherd et l'a emmené sans explications. Il est allé rejoindre en prison Irvin, son ami, qu'il avait rencontré la veille au soir, et puis Charles Green, qui se trouvait déjà incarcéré. Ils sont déclarés tous les trois « coupables » ; ainsi qu'un quatrième jeune Nègre qui s'est enfui de la ville, en apprenant cette nouvelle, et s'est fait « descendre ».

Le 8 août de Groveland, ce qui ne lui permit pas de prouver son innocence, comme les trois autres. Car, malgré les tortures et toutes les pressions, Shepherd, Irvin et Lee affirmèrent qu'ils n'ont rien à voir dans le prétendu viol dont se plaint une jeune blanche, Millie Padgett.

Ce qui n'empêcha pas un jury, soigneusement trié parmi les notabilités racistes, de condamner Shepherd, qui a des idées subversives (n'a-t-il pas déclaré être partisan de l'égalité des droits entre Noirs et Blancs ?), à la peine capitale, avec Irvin, et Green Lee à la prison à vie. Pas de preuve du viol, ils sont noirs, c'est

ENCORE

54 criminels de guerre NAZIS libérés par TITO

Cela devient une habitude... Il y a quelque temps, nous signalions que le gouvernement de Tito avait libéré plusieurs centaines de criminels de guerre nazis. Nous apprenons aujourd'hui que 54 SS, condamnés pour crimes de guerre, viennent de sortir de prison, en Yougoslavie. Parmi eux, 22 avaient été condamnés à mort en 1945. Et l'un n'allant pas sans l'autre, on ne compte plus, à Belgrade et dans les autres villes yougoslaves, le nombre d'anciens partisans et de résistants emprisonnés.

Tel-Aviv manifeste...



La semaine dernière, le Parlement israélien a discuté la proposition Ben Gourion de participation d'Israël au Pacte du Moyen-Orient. Pendant ce temps, la population de Tel-Aviv manifestait contre ce pacte de guerre et contre le réarmement de l'Allemagne, à l'appel du Mouvement de la Paix.

Contre la venue d'Adenauer à Paris

Trèves, en 1951, des sentinelles françaises, dont les parents ont lutté contre l'occupant hitlérien, présentent les armes au lieutenant allemand vétéran de 1939. A Bonn, la même année, le ministère des Affaires étrangères accueille 134 fonctionnaires fascistes notoires et diplômés, dont le gouvernement allemand reprend le programme dans ses campagnes électorales ! Et c'est au même moment que l'homme responsable en Allemagne de cette renaissance du militarisme, le champion des libertés nazies qui réclame toujours plus de droits, le chancelier Adenauer, prétend venir à Paris, le 22 novembre, sur le lieu des exploits de ses protégés. La venue dans notre capitale d'un homme dont la funeste politique est rejetée par la majorité du peuple allemand, doit susciter sans aucun doute la plus légitime indignation parmi tous les antifascistes et les victimes de l'hitlérisme. Déjà, le Comité national ouvrier de lutte contre la remilitarisation de l'Allemagne organise une grande réunion pour mettre au point les moyens les plus efficaces de protestation contre cette visite qui est une insulte à la mémoire de toutes les victimes du nazisme.

L'unanimité se fait contre le réarmement de l'Allemagne

Au cours de sa séance du 4 novembre, le Conseil d'Administration de l'Union Française des Anciens Combattants (U.F.A.C.), qui groupe plus de trois millions d'adhérents, a adressé au gouvernement une résolution contre la formation, en Allemagne de Bonn, d'organisations d'anciens militaires confédérés sous l'appellation de « Ligue des soldats allemands ». Après avoir rappelé que cette « Ligue » compte à sa tête d'anciens généraux nazis, tels Guderian, von Manteuffel, etc., et des 55 commandants et Hausser, le Conseil d'Administration de l'U.F.A.C. s'inscrit « des manifestations oratoires racistes, injurieuses pour les Alliés et menaçantes pour l'avenir, qui ont accompagné la naissance des groupements composant la Confédération, parmi lesquels l'Association des anciens membres des Waffen SS, justement qualifiés de criminels de guerre par le tribunal international de Nuremberg ». Puis « il demande au gouvernement français d'ordonner la dissolution immédiate des organisations constituées dans le zone contrôlée par lui ». D'autre part, diverses personnalités, parmi lesquelles : MM. Jean Babouin, directeur-adjoint de « Témoignage Chrétien », le pasteur Francis Bosc, le R.P.

« PAS DE NAZIS CHEZ NOUS »

Les autorités australiennes ayant préconisé l'immigration, sur leur territoire, de ressortissants allemands anciens nazis, le Conseil juif contre le fascisme et l'antisémitisme a fait circuler des pétitions et organisé des meetings, appelant tous les citoyens à s'opposer à ces mesures. Le Comité a déclaré son président, M. Green, pourra soumettre si nécessaire au gouvernement un dossier comportant tous les renseignements intéressants que 70 Allemands ont participé au mouvement nazi et officiellement admis en Australie.



PETAÏN reste l'inspirateur des chevaliers de l'antisémitisme

La logique a ses exigences. Pour rendre « acceptable » leur marchandise défraîchie : antisémitisme, racisme, fascisme, les ennemis de la République n'ont qu'un espoir, qu'un désir : réhabiliter de toute urgence, aux yeux des Français, la trahison, Vichy, Pétain. D'où la messe de Notre-Dame, le 27 octobre, à Paris. D'où les inscriptions qui souillent nos murs : « Pétain avait raison. Mort aux Juifs ». D'où la campagne menée à grand tapage par Rivarol, *Aspects de la France* et toute la suite... Pétain, héros des fascistes avant et pendant l'occupation, reste l'inspirateur, l'embème sinistre de leur agitation actuelle. Le vieux traître, dans son festin, diffusé par Isorni avec le maximum de publicité, a demandé que son corps soit transporté à Douaumont et qu'une statue équestre lui soit élevée à Verdun. Ni plus, ni moins. Et les affiches de se multiplier, réclamant la réalisation de ces vœux pieux. Et Rivarol de lancer une « pétition pour le Maréchal à Douaumont ». Cette apologie d'un criminel de guerre se poursuit sous la protection bienveillante des pouvoirs publics. Et Rivarol, dans ces conditions, aurait tort de ne pas envisager pour très bientôt de devenir quotidien et de constituer un « grand parti » des fascistes de France. Et l'Action Française, camouflée depuis trop longtemps en *Aspects de la France*, aurait tort de ne pas reprendre son identité première et de ne pas organiser le grand banquet fasciste prévu pour dimanche prochain au Parc des Expositions... En attendant, tous les moyens sont bons pour exciter à l'antisémitisme. S'agit-il d'attaquer un adversaire politique ? *Aspects de la France* le dénonce, suprême injure, comme un « prophète d'Israël ». Et Rivarol voit en lui un « franc-maçon ». Ce langage est celui qui employaient, au temps du Front Populaire, les Xavier Vallat, Darquier de Pellepoix et autres Trauchas. Suarez et Forrestal Aujourd'hui, l'arsenal antisémite s'est enrichi. C'est à travers les « Juifs » mythiques dont ils traquent des portraits monstrueux, que les collabos s'en prennent à la Résistance et à la Libération. La contre-manifestation de Notre-Dame est d'inspiration « juive » (*Aspects de la France*). Le châtiment des traîtres par la Haute-Cour est le fait des « Juifs ». Ecoutez Rivarol faisant l'éloge de

Un gouvernement raciste tient en esclavage 9 millions d'hommes noirs

Les professeurs é-racisme d'avant la guerre ont écrit des « manuels scientifiques » dans lesquels s'étale, de la première page jusqu'à la dernière, la haine contre les Juifs et le mépris de l'homme noir. Les peuples savent maintenant à quelle abomination aboutit ce racisme. Le métissage des races s'était fortement accru il y a environ trente ans ; mais, depuis ce moment, les Blancs ont créé des barrières raciales, sous le fallacieux prétexte que « la marée des races de couleur allait submerger la race blanche ». Le point de vue raciste des « Africanders » est d'édifier, parallèlement à la Société blanche, une « Société

REMEMBER

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

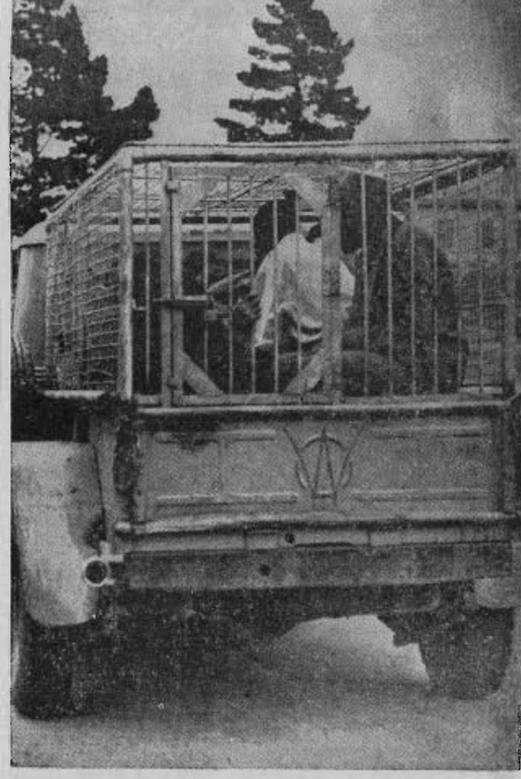
Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Un gouvernement raciste tient en esclavage 9 millions d'hommes noirs

Les professeurs é-racisme d'avant la guerre ont écrit des « manuels scientifiques » dans lesquels s'étale, de la première page jusqu'à la dernière, la haine contre les Juifs et le mépris de l'homme noir. Les peuples savent maintenant à quelle abomination aboutit ce racisme. Le métissage des races s'était fortement accru il y a environ trente ans ; mais, depuis ce moment, les Blancs ont créé des barrières raciales, sous le fallacieux prétexte que « la marée des races de couleur allait submerger la race blanche ». Le point de vue raciste des « Africanders » est d'édifier, parallèlement à la Société blanche, une « Société



Un fermier sud-africain emmène ses esclaves noirs dans son camion-cage.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.

Les Japonais ne veulent pas "remettre ça"

Un calme village malais dort paisiblement ; Tias, au cœur de la province de Pahang. Soudain, dans toutes les maisons, des soldats anglais en armes... Les 2.000 habitants sont rassemblés sur la place. Ils sont hissés dans des camions qui les emportent, hommes, femmes ou enfants, vers des camps de concentration. Et quelques minutes après, le petit village est la proie des flammes. Il a été brûlé. « Représailles ! » ont dit les autorités compétentes. Car c'est là que fut abrité le patriote malais qui abattit Sir Henry Gurney, bourreau de la région. « De même qu'à Lidice, fut vengé le patriote tchèque qui tua Heydrich, chef de la Gestapo... Lidice, Oradour... Un calme village malais dormait paisiblement.